

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile ROUX

Echos du Collège : Que penser du
patriotisme tel qu'il est formulé par
Corneille dans Horace ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 308-312

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Que penser du patriotisme tel qu'il est formulé par Corneille dans Horace ?

Dans la République, Platon, exposant ses idées politiques se montre sévère à l'égard des poètes. Il les accuse d'efféminer les mœurs et réclame qu'ils soient bannis de l'Etat. Il me semble qu'il y a là un rigorisme qui tient de l'exagération.

Le but de la poésie est bien de plaire et de charmer ; mais, les sentiments qu'elle exprime ne sont pas toujours incompatibles avec ceux de la morale. Il en est même qui sont indispensables à la vie des peuples. De ce nombre est le patriotisme. Cette noble passion ressentie dans le cœur du vrai poète, peut inspirer des chefs-d'œuvre : et pour le prouver, il suffit de citer la tragédie d'Horace.

Corriger le divin Platon par le grand Corneille, quoi de mieux ? Dans cette pièce, Corneille nous présente le patriotisme sous des aspects différents et même diamétralement opposés. Dès lors, il est permis de discuter l'impression morale qui s'en dégage. Pour en saisir toute la portée, il importe d'analyser les diverses manifestations du sentiment patriotique et d'en faire ensuite la synthèse.

Si on examine séparément le jeune Horace, Sabine et Camille, Curiace et le vieil Horace, le patriotisme peut être considéré sous trois formes nettement tranchées.

Le jeune Horace ne connaît que son pays, son amour pour sa patrie va en s'accroissant de plus en plus. Il accepte

sans hésiter, le devoir périlleux qui lui incombe, et généreusement, il fait le sacrifice de sa vie :

Mourir pour sa patrie est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Avec fierté, il combattra son beau-frère, son ami :
Avec une allégresse aussi pleine et entière
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère.
A vrai dire, sa famille n'existe plus pour lui :

Je ne vous connais plus,
dit-il à Curiace, et il ira jusqu'à tuer sa sœur, coupable
d'avoir pleuré « un ennemi romain ».

Est-ce là l'idéal du patriotisme ? Il est permis d'en douter quoi qu'en dise Platon qui voudrait sacrifier complètement la famille à l'Etat. Non, le patriotisme insensible, cruel et orgueilleux, tel que celui du jeune Horace n'a pas beaucoup de mérite. Il n'a du patriotisme que le nom, car le bien de la patrie n'est pas son but. Tout cela tient à l'égoïsme et à la fanfaronnade.

Horace est brave, mais cette bravoure ne nous inspire aucune sympathie ; il nous laisse froid et indifférent, et qui ne redirait, en pensant à lui, le vers de Curiace :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Le contraste est frappant entre Camille et Sabine. Celle-ci est attachée, à la fois, au pays qui l'a vu naître et au pays qu'elle a adopté ; elle hésite, elle pleure, et n'ose prendre parti ni pour Albe, ni pour Rome :

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain
J'en ai reçu le titre en recevant sa main.

Mais ce noeud me tiendrait en esclave enchaînée
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.

Elle n'ose se prononcer. C'est une victime qui s'offre à chaque instant en sacrifice. Elle a, du moins, un mérite : celui de l'hésitation.

Camille n'hésite plus : elle a pris son parti. Albe et Rome lui importent peu. Elle ne voit que Curiace, son amant, « son plus intime bien » ; elle cherche même à le détourner du devoir. Apprenant la victoire de Rome elle ne pousse qu'un seul cri :

Hélas !

Mais, par contre, quand son frère arrive auprès d'elle, elle le chargera, ainsi que sa patrie, d'outrages et de malédictions !

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !

Rome, à qui vient ton bras d'immoler ton amant !

Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore,

Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !

Certes, Corneille n'a pas eu l'intention de nous présenter Sabine et Camille comme des modèles ; il a voulu marquer la variété des caractères, obéir à l'histoire et aux lois de la psychologie. Il est naturel que des femmes ne comprennent pas la mâle beauté du patriotisme et préfèrent leur amant à leur pays d'origine.

Camille, d'ailleurs, nous est peu sympathique, et la main d'Horace l'a punie de son égoïsme et de sa violence.

Restent Curiace et le vieil Horace. Leur héroïsme présente les mêmes nuances. Curiace, lui, non plus, n'est pas un lâche ; il n'a pas « hésité pour suivre son devoir », et sait résister aux exhortations de son amante :

Avant que d'être à vous, dit-il, je suis à mon pays.

De plus, il a bon cœur, tout en restant homme et courageux citoyen ; il déplore le malheur qui l'oblige à marcher contre son parent « qu'il connaît encore », et, avec une tristesse poignante, il se rend au combat. Aussi, nous aimons cette bravoure mêlée de sensibilité et nous applaudissons ce jeune héros lorsqu'il nous assure qu'il vivra sans reproche ou périra sans honte. Le vieil Horace, représente

le patriotisme sous un aspect imposant. Voyez comme débute ce vieux soldat :

Qu'es-ce ceci, mes enfants, écoutez-vous vos flammes ?

Lui-même excite ses enfants au combat. Il s'indigne en croyant que l'un d'eux a démerité de la patrie. Au récit des exploits de son fils, il ne répond de prime abord que par ce cri, parti des entrailles d'un vieux Romain :

Quoi ! Rome donc triomphe !

Il l'aime pourtant bien, ce fils qui fait sa gloire, il l'a vu s'éloigner, les yeux baignés de larmes, et avec quelle tendresse il se promet de l'accueillir!

O mon fils ! O ma joie ! O l'honneur de mes jours
Quand pourrai-je étouffer dans mes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?

Aussi le défendra-t-il devant Valère avec un cœur de père et de Romain.

Voilà le vrai patriotisme. Il est beau de se laisser aller aux légitimes affections de la famille ; mais, savoir les sacrifier, sans les effacer totalement quand la patrie le réclame voilà l'idéal, voilà le but moral que le poète a voulu nous faire toucher du doigt ; voilà la leçon, l'impression d'ensemble qui se dégage de cette pièce. Que le jeune Horace nous fasse horreur, que Sabine et Camille nous inspirent un peu de pitié, on ne s'attarde pas devant eux, car ils ne sont pas les principaux personnages de la tragédie. Toute notre admiration, toute notre sympathie est pour Curiace et le vieil Horace.

Lorsque nous lisons cette pièce dont l'inspiration est si élevée, et dans laquelle nous rencontrons à chaque page le mot de *patrie*, quand nous nous représentons cette époque primitive aux mœurs pures et simples, telle que Corneille l'a représentée et idéalisée avec son âme de vieux Romain,

notre cœur tressaille d'amour pour la patrie et avec nos
vieux pères nous redisons et redirons encore :

Sachons, pour elle, vivre et mourir !

E. R.